

# L'AMI DE LA RELIGION ET DE LA PATRIE.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, POLITIQUE, LITTÉRAIRE, ET DE L'INSTRUCTION POPULAIRE.

12s. 6d. ANNÉE.

"Le tronc chancelle quand l'honneur, la religion et la bonne foi ne l'environnent pas."

12s. 6d. ANNÉE.

BUREAU DE RÉDACTION,  
Rue Ste. Famille, No. 14.

Québec, MERCREDI, 15 Novembre 1848.

BUREAU DE RÉDACTION,  
Rue Ste. Famille, No. 14.

## JOURNAL LITTÉRAIRE.

### Le marin Joseph et son chien.

En descendant au port de Toulon par la rue qui débouche en face de la station des raffles, c'est-à-dire des barques rangées en bataille le long du quai, vous serez assailli par une foule de bateliers vous assourdissant des cris : *Ala Seyno ! à la Seyno !* Il me semblait être encore à Paris, revenu à l'âge barbare des cochers de coucous. Il n'y avait que les noms de changés : A la Seyno ! au lieu de : Saint-Germain ! Saint-Cloud ! Une barque et une voile au lieu d'une cage de sapin attelée à une haridelle. Tout l'avantage est pour les Toulonnais.

La Seyno, ou la Seyne, est un but de promenade en mer fort goûté des habitants de Toulon ; c'est une petite ville coquette, ayant un joli port jeté au fond de la rade, et renommé par ses fins déjeuners au poisson, dignes des chants de Berchoux. Tous les coquillages les plus délicats semblent s'être donné rendez-vous dans ce parage prédestiné aux autels de Comus, le dieu joyeux de la mythologie. Autrefois il y avait là une madrague pour la pêche au thon. Les historiens rapportent que c'est dans cette partie de la mer que se péchait le murex, si célèbre dans l'antiquité pour les riches teintures en pourpre. Ce n'est pas tout ; arrivé là, le point de vue est magnifique ; on distingue Hyères, La Vallette, La Garde et sa chapelle vénérée, Six-Fours, la ville aux fées, Rever, Ollioule, Evenos, noms euphoniques, lieux tout pleins de souvenirs poétiques et de pieuses légendes.

Je fis prix avec un batelier pour une course en rade, et relâché à la Seyne et à Saint-Mandrier. Notre raffio était le *Saint-Joseph*, ainsi appelé du nom patronymique de son maître. Celui-ci était un petit homme sec, roussi au soleil, une variété de peau rouge, un ancien mousse aux manières abruptes, crédule et superstitieux comme tous les marins, mais d'une figure ouverte et franche. Joseph, avant d'être mousse, avait été au presbytère, près d'un curé, son parrain. Il en avait conservé quelques préventions mystiques ; il trouvait moyen de citer à l'occasion des passages de la Bible et voir même du latin. Ce n'était pas le côté le moins original de sa personne. Le marin Joseph avait servi sous l'amiral Gantheleme et parcouru toutes les mers du globe ; mais depuis son congé, qui datait de loin, ses plus grandes expéditions maritimes n'avaient guère dépassé le goulet de la rade. Depuis trente ans, pour lui c'était toujours la même eau, le même ciel, la même plage. Sa barque

en s'adressant à moi, ce n'est pas là votre place !

Aussitôt après cette brusque exclamation, échappée au marin, comme un cri de sa conscience, il reprit d'un ton plus civilisé :

— Pardon, excuse, mon bourgeois.

Et il s'empressa de m'apprendre que la place d'honneur pour les dames est à tribord, c'est-à-dire à la droite de l'embarcation, tandis que la place des hommes est à bord, c'est-à-dire à gauche.

Joseph tenait essentiellement à ce que les choses passassent à son bord selon les règles de l'étiquette maritime. Aussi avait-il mis dans sa leçon sur les préséances toute la dignité d'un amiral. En ce moment il n'eut certainement pas été son chapeau à un capitaine de frégate ; lui aussi il était capitaine, capitaine de rallo !

Persuadé que la première condition du touriste est de savoir se conduire sur terre et sur mer en véritable gentleman, je mis à profit sa leçon. Cet acte de déférence de ma part avait fait éprouver au vieux marin un mouvement de satisfaction qui s'était reflété sur son visage. Mais tout à coup il passa comme un sombre nuage sur cette figure tout-à-l'heure épanouie. Joseph avait les yeux fixés sur la place où se tenait blotti aux pieds de sa maîtresse le petit épique. Il avait aperçu le chien

Le chien aussi avait aperçu le batelier et les grognements de l'un, témoignaient de ses dispositions peu bienveillantes pour l'autre ; soit que dans la manœuvre les brusques mouvements de Joseph eussent fait craindre à l'animal quelques dangers pour sa maîtresse, soit plutôt que la toilette du marin un peu débraillée lui eût déplu. Car les chiens de cette race semblent se souvenir qu'ils sont nés dans le palais des rois. Compagnon d'infortune de Charles Ier, ami dévoué de son royal maître, le King-Charles, tranchons le mot, ce mot dut-il scandaliser les oreilles de nos modernes Brutus, le King-Charles est un chien peu républicain et fort aristocrate. Mais ce chien est si bon, si fidèle, si aimant, il possède tant de qualités qu'on peut bien lui passer le défaut.

— N'ayez pas peur, dis-je au batelier, en promenant la main entre les poils soyeux du petit chien ; bientôt il aura fait connaissance avec vous ; c'est un bon camarade de voyage.

— Mille hastings ! reprit le vieux marin, ce n'est pas la peur. Quand on a vu la brante-bas de Trafalgar, on ne connaît pas ce mot-là ; mais c'est que, voyez-vous s'il entre un chien dans mon rallo, c'est plus fort que moi... Ça me rappelle...

Joseph ne put achever, un gros soupir lui coupa la parole. Puis il s'écria : moi aus-

— Ne parlons plus de ça, je vous prie, en prononçant ces mots, Joseph avait essuyé avec la manche de sa veste, une grosse larme qui lui roulait dans l'œil. Après quoi, reprenant à deux mains son courage et ses rames, il dirigea, vent arrière, son bateau sur Saint-Mandrier, nous parlant du soleil et du Mistral, de la guerre du Maroc et de sa femme et de son parrain le curé d'Evados, qui voulait en faire un évêque quand la république s'avisait d'en faire un mousse. Les révolutions ont elles élevé plus de fortunes qu'elles n'en ont renversé ? Il y aurait là un bilan politique curieux à établir et qui pourrait bien guérir le peuple de la manie des révolutions dont on lui fait les honneurs, les profits n'étant pas pour lui, pauvre dupe. Toujours est-il que le batelier Joseph nous parla de tout, excepté de ce qui nous intéressait davantage, la mystérieuse aventure de l'homme et de son chien.

Par bonheur le tableau qui se développait sous nos yeux était de nature à faire diversion à notre curiosité.

— Derrière le pavillon flottant de notre canot, les quais et les maisons du port fluyaient et décroissaient comme les ombres d'une fantasmagorie, tandis que devant nous s'allongeait une nappe d'eau de plus de dix mille mètres de circonférence, où le soleil se mirait avec amour. C'était la petite rade séparée de la grande rade par le fort l'Éguillette, construit sous Louis XIV, et par la grosse tour bâtie sous François Ier. Des embarcations de toutes les formes, bigarrées de tous les couleurs, se croisaient sur cette large surface d'eau, les unes conduites à la rame, les autres marchant à la voile ; celles-ci faisant gronder la mer sous leur proue allongée, et montrant au loin la longue traînée de blanche écume que soulevaient leurs flancs effilés ; celles-là refoulaient à peine l'eau de leur pesant éperon. Puis au loin, dans la grande rade, les bateaux à vapeur surmontés de leurs noires cheminées, et les vaisseaux d'escadre à l'ancre, semblables à des géants sortis du sein des eaux. Enfin, et par dessus tout cela, les petits nuages blancs comme des flocons de neige courant sous le ciel bleu, le soleil si pur, l'air si diaphane, puis le léger frémissement de la brise, et le clapotement mélancolique des flots, toutes les harmonies de la mer et du ciel.

C'était une délicieuse scène de marine ; elle me rappela, je ne sais comment, l'invention parisienne d'un théâtre nautique. Quelle fortune pour le directeur s'il avait eu seulement pendant un mois cette petite mer et les bateaux qui dansaient dessus au bruit cadencé de la rame. Faute de cela, le brave homme se noya dans son invention. Une remarque à faire, c'est

l'eau ; c'est comme le rivage qui passe et qui fuit devant vous, lorsque tout à coup je fus enlevé à mes rêveries. Au moment où notre canot doublait la tour de François Ier pour entrer dans la grande rade, le batelier ayant fait un mouvement en avant pour la manœuvre, le King-Charles se jeta furieux entre ses jambes. Je vis l'instant où le chien anglais allait consommer l'œuvre de destruction commencée par ses compatriotes sur le glorieux mollet du marin. Par bonheur il n'y eut que le pantalon de légèrement compromis.

Joseph, impassible, se contenta de dire : "Grogne, grogne, mon chien ; et si ça t'amuse, mords Joseph ; il l'a bien mérité !"

Peu sensible à ce discours stoïque, le King-Charles grognait de plus belle. Ses yeux rouges de feu lançaient des éclairs. Ni les remontrances, ni les caresses de sa maîtresse ne pouvaient le calmer. Il fallut lui mettre la laisse de sûreté. D'où venait donc cette colère chez un chien de mœurs si égales, si douces, si patientes et si sociables ?

Maints philosophes trouveraient l'occasion belle de faire ici une dissertation érudite et profonde sur les antipathies innées chez les mammifères plantigrades et dans une infinité d'autres variétés de l'espèce humaine.

— Pourquoi ces animaux ne se haitent-ils point sur la nature des végétaux bienfaisants ou des plantes vénéneuses ? Pourquoi la poule qui se promène avec sécurité à la tête de ses poussins autour des chevaux et des bœufs d'une métairie, qui en marchant pourrait écraser une partie de sa famille, rappelle-t-elle ses petits avec inquiétude à la vue d'un milan qui ne paraît dans l'air que comme un point noir ? Pourquoi un chien de basse-cour hurle-t-il la nuit à la simple odeur du loup ? Il est vrai que le batelier Joseph ressemblait pas mal à un vieux loup de mer ; mais, sous cette rude corce de marin, il y avait un air de cordialité et de franchise. Et puis, Joseph aimait les chiens. Pourquoi donc cette antipathie du chien contre Joseph ? Pourquoi cette haine sans raison instinctive ? Pourquoi cette colère sans offense ?

C'est là qu'est le mystère. Ce mystère, notre marin naïf et crédule l'expliquait à sa façon. Comment cela ? Vous allez le savoir. L'aventure mérite d'être racontée.

Avant de se décider à nous la dire, le pauvre homme avait pris des précautions oratoires, telles que l'on aurait pu supposer que nous avions devant nous quelque vieux pensionnaire du bagne. E nous rassura bientôt.

— Un chien ou un perroquet ? demandez-moi de la mer et des inventions nautiques, ça va ; mais un homme, Joseph ne craint

nos matelots qu'un Anglais fût autre chose qu'une espèce de montre marin à face humaine, portant des cheveux rouges de sang.

Nous donnâmes au brave Joseph les assurances d'estime qu'il désirait, après quoi il nous raconta la simple histoire que voici :

[A continuer.]

## JOURNAL SCIENTIFIQUE.

ASTRONOMIE.—Etoile de M. Hind.—L'astre nouveau dont nous avons entrepris nos lectures dans notre dernier compte-rendu a été l'objet d'observations récentes ; M. Hind, par l'intermédiaire de M. Le Verrier, en communique à l'Académie les résultats qui ne manquent pas d'intérêt. L'éclat et la position de cette étoile sont restés exactement les mêmes, mais la coloration a changé d'une façon tout à fait inattendue ; elle s'est montrée tour à tour avec des tentes rouges, bleues ou vertes et jaunes. "Quand l'étoile est près du méridien, sa couleur est d'un jaune foncé avec de soudains éclats de lumière rouge ; son apparence, ajoute M. Hind, est certainement différente de celle d'une étoile." M. Butillon présente à l'Académie une note dans laquelle il compare l'étoile de M. Hind à l'étoile 52 du Serpent. Il résulte, pour lui, de cette comparaison, que des observations ultérieures pourront peut-être démontrer l'identité des deux astres, mais qu'alors cette étoile aurait un des plus forts mouvements propres que l'on connaisse. M. Hind ne peut pas admettre la possibilité de cette identité ; à son avis l'étoile 52 du Serpent, indiquée aujourd'hui par les catalogues comme un astre perdu, n'a jamais existé, et c'est par erreur de calcul que Flamsteed l'a placée dans le ciel.

### EXTRAITS

#### des derniers journaux français.

Nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs le passage suivant extrait du livre de M. Thiers *Sur la Propriété*. Quand des hommes d'un esprit aussi éminent que M. Thiers, et élevés comme lui à l'école du XVIIIe siècle, font de tels retours et se sentent arracher de tels hommages, ces fortes leçons prennent dans leur bouche un caractère singulier, et leur parole répond à une inspiration dont Dieu seul a le secret.

#### Du mal dans le monde.

"Qu'il y a dans la société une portion de mal que les gouvernements doivent s'attacher à réparer, et qu'il y en a une autre inhérente à la nature hu-

—Un chien ou un perroquet ? deman-

est de la mer et des inventions nauti-

maux honnête homme. Joseph ne craint

meuble dans les gouvernements et surrait à gouverner aux hommes."